

Eclipse

Par Manon Guyonnet

Un léger vertige me tira de ma torpeur.

Je m'arrêtai d'écrire pour prêter attention aux signes que mon corps m'envoyait.

Crampes d'estomac, jambes cotonneuses, cerveau embrumé, tout y était : j'avais faim.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge accrochée au dessus du bureau en désordre.

Il était 16 heures, ce qui signifiait que j'avais travaillé huit heures d'affilées sur mon prochain article sans voir le temps passer. Je ne m'étais même pas interrompue pour le déjeuner. Il était grand temps de faire une pause.

Je me levai et étirai mes jambes endolories.

Je me dirigeais vers la cuisine quand la sonnette de l'interphone retentit.

« Allô ?

- Allô, Mademoiselle Posy ? Bonjour, s'il vous plaît, pourrais-je vous parler un instant ?

- Qui êtes-vous ?

- S'il vous plaît, cela ne prendra pas longtemps. J'ai vraiment besoin de vous parler.

- Euh... d'accord. Je vous ouvre.

- Non, non, ce n'est pas la peine. Je n'ai pas besoin de monter.

- Très bien, j'arrive.

J'enfilai mes baskets et descendis l'escalier.

La voix essoufflée que j'avais entendu quelques secondes plus tôt appartenait à une belle femme brune. Elle se tamponnait les yeux avec un mouchoir.

Lorsqu'elle me vit apparaître, elle plongea la main dans sa poche et me tendit une enveloppe.

- S'il vous plaît, mademoiselle, madame, lisez ceci. Cela a été écrit par ma sœur Camille. J'aimerais que vous puissiez la publier. S'il vous plaît.

Confuse, je pris la lettre. Je n'eus pas le temps de lui poser davantage de questions, elle avait disparu.

Je remontai lentement les marches, le regard rivé sur l'enveloppe. Elle avait déjà été ouverte ; le papier était froissé et humide.

Je me servis une assiette de pâtes puis m'assis à mon bureau pour lire la lettre.

Elle avait été écrite d'une main tremblante, mal assurée.

«

Ma chère Lisa,

Si tu lis ces mots, c'est que j'ai réussi.

Je sais ce que tu dois ressentir.

Ne crois pas que je n'y ai pas pensé, j'y ai pensé, des milliers de fois.

J'aurais tellement aimé éviter de te faire vivre ça.

Mais je n'en peux plus, Lisa, et même ton amour ne me permet plus de rester dans ce monde.

Je ne peux pas dire que je suis désolée parce que je ne le suis pas. Je sais que là où je suis, libre, émancipée, je suis bien.

J'ai écrit une lettre pour les parents mais j'ai voulu que tu reçoives cette version, non édulcorée.

Pour que tu puisses comprendre.

Nos quinze ans d'écart ont longtemps été une frontière invisible pour d'intimes confidences mais tu es une femme. Une femme qui, comme moi, a été abîmée, manipulée, par cette société patriarcale.

Alors, lis ceci. Après tu pourras me juger.

Tout a commencé après que tu aies entamé ton Master à Nice. Jusque là, j'avais été une petite fille pleine de vie, gourmande et curieuse. J'adorais faire des gâteaux, je ne pouvais pas résister à un bout de chocolat. Tu avais quitté la maison depuis près de trois ans et tu avais conservé cette image de moi.

Au début de cette année-là, donc, papa avait fait remarquer à maman que je prenais un peu d'embonpoint et qu'il allait falloir « surveiller ça ». Il lui ordonna de me trouver une « activité physique et régulière ». En bonne soumise, elle obéit.

C'est ainsi que je me retrouvai dans le cours de danse classique de Mr Devoilin.

C'est lui qui planta les premières graines de mon cauchemar. Dès la première leçon, il me tapota les cuisses en disant qu'il « fallait que je fasse attention si je ne voulais pas devenir un petit jambon ». Au début, j'avais eu assez d'esprit pour ignorer ses remarques, d'en rire, même. Mais, sournoisement, elles pénétrèrent dans mon âme, la fragilisèrent, préparèrent le terrain.

Les pieux qui élargirent les fissures survinrent peu après.

Tu connais les parents. Tout ce qu'il y a de plus archaïque. Tu avais été la rebelle, je devais être la petite fille modèle, bien calme, sérieuse et silencieuse.

Comme eux, j'étais complétement aveuglée par les impératifs sociaux, je voulais être ce qu'on attendait de moi parce que je pensais qu'il n'y avait pas d'autres voies.

C'était le conformisme ou la mort.

A douze ans, une visite médicale me révéla la corrélation entre ce que je mangeais et les chiffres qui apparaissaient sur la balance. Le médecin, un vieux mâle dont la manière abusive d'écartier les jambes révélait son soucis de prouver sa supériorité au sexe faible, recommanda machinalement à maman de surveiller mon alimentation.

Ainsi, je n'avais même pas eu mes premières règles quand j'entamai mon premier régime.

A cette époque, ce n'était pas encore devenu une bataille avec moi même : je ne compte pas les fois où maman, après m'avoir pesée, me privait de dessert au dîner, malgré mes protestations.

Les parents et moi entrâmes dans une période conflictuelle. J'arrêtai la danse, par défi.

Papa exigea que je choisisses immédiatement un nouveau sport. Un club d'athlétisme venait d'ouvrir à côté de la maison. C'était pratique, accessible. La séance d'essai me plût et je m'inscrivis .

La fin de ma troisième signa le commencement d'un nouveau régime, cette fois-ci à mon initiative : le coach avait inscrit l'intégralité de l'équipe à une compétition mixte qui aurait lieu en septembre et je comptais bien lui prouver qu'une « femmelette » pouvait être capable de grimper sur le podium.

Pendant l'été, je m'étais entraînée plusieurs fois par semaine et suivais un plan alimentaire équilibré. Toutefois, je savais encore me faire plaisir et récompensais les efforts fournis lors des séances par mes friandises préférées.

Le jour de la compétition arriva et je finis dixième sur plus de deux cent participants. J'étais cependant très déçue de ma position, d'autant plus qu'un de mes camarades était arrivé second; le coach n'avait d'yeux que pour lui.

Le retour au vestiaire fut violent. Il critiqua ma performance et acheva sa diatribe par ces mots : « peut être que si tu avais été plus légère, tu aurais pu courir plus vite ! ».

Immédiatement, je supprimai toutes ces petites confiseries qui mettaient un peu d'étincelles dans ma vie monotone. Cela s'enchaîna par le déclin de ma vie sociale : je refusais toute sortie, toute soirée.

Enfin, j'éliminai le gras, le sucre, les féculents.

C'est ainsi que je me familiarisai avec la faim, la vraie. Celle qui occupait mes pensées nuits et jours, celle qui m'empêchait de dormir; celle qui me donnait la motivation de me lever le matin, uniquement parce que je savais que j'allais pouvoir manger quelque chose, combler en partie ce trou qui me dévorait.

Parallèlement, je me rendais tous les jours au club d'athlétisme. Je m'épuisais, me détruisais.

Je n'étais jamais assez fine, jamais assez bien.

Très vite, mes règles ne se déclarèrent plus. Je devins frileuse, irritable. Ma peau devint sèche et mes cheveux cassants. Mais je ne m'arrivais pas à m'habituer à ce gouffre au creux de mon estomac. Je buvais des litres d'eau, mes repas se composaient principalement de liquides - soupes, yaourts, compotes - mais je n'arrivais jamais à me rassasier.

Mon premier malaise survint au début de ma première.. Je prétendis que je n'avais pas eu le temps de manger le matin même et cela passa.

J'étais persuadée que ce que je faisais était sain, lucide. Je poussai encore un peu : je décidai de sauter le déjeuner. Les parents étant présents au petit déjeuner et au dîner, il s'agissait du seul repas que je pouvais supprimer.

La faim s'intensifia, elle me brûlait l'intestin, calcinait mon estomac.

Les évanouissements se multiplièrent et l'infirmière du lycée convoqua les parents. Quand elle prononça le mot « anorexie », ils lui rirent au nez. Tu les connais. Ils étaient complètement dans le déni. Ils n'ont pas vu parce qu'ils ne voulaient pas voir.

Mais ce diagnostic m'avait bouleversée. Une fois le mot posé, je cherchai à lui donner un sens. J'ai beaucoup lu, j'ai voulu comprendre pourquoi je n'ai plus envie de lutter, plus envie d'exister.

J'ai longtemps cru que les hommes avaient véhiculé ces normes de minceur pour que les femmes puissent correspondre à l'idée que l'on se fait d'une femme : faible.

Mais je vois aujourd'hui que leur perversité va plus loin. Les hommes aimeraient tant que nous prenions le moins de place possible, que nous soyons invisibles, pour qu'ils puissent régner paisiblement.

Alors, je sais que je leur donne raison, je sais que je scelle leur victoire.

Mais je suis fatiguée. La scissure est trop profonde et même si j'arrive à me hisser à la surface, un énième reproducteur viendra m'enfoncer encore un peu plus profond.

*Je **hais** cette société, ses règles et ses diktats.*

Peut être que ma mort te donnera un peu de force pour t'imposer, renverser les codes, combattre ces injonctions... peut être que tu n'arrives toujours pas à me comprendre.

Mais je n'en peux plus d'avoir faim.

Je t'aime, sœurlette.

Ne les laisse pas t'avoir.

Camille. »